

***La raison d'agir*, Monique Castillo et Romain Leroy-Castillo, Vrin, Paris, 268 p.**

Paru dans « *nos cahiers - Letzebuenger Zäitschrëft fir Kultur* », 03/2024

La philosophe Monique Castillo nous a quittés en septembre 2019, laissant derrière elle une œuvre philosophique, inspirée de Kant, dans laquelle elle interroge de manière critique la modernité, évitant autant une euphorie moderniste qui ne pose pas la question du sens, qu'une nostalgie passéiste qui ignore notre capacité à créer du sens.

Au moment de sa mort soudaine en 2019, Monique Castillo travaillait à un nouveau livre et en avait déjà élaboré les lignes directrices. C'est ce livre – intitulé *La raison d'agir* – qui vient de paraître chez l'éditeur parisien Vrin, dans la collection « Moments philosophiques », et qui fait suite à *Faire Renaissance*, publié trois ans avant le décès de l'auteur. Nous en devons la publication à Romain Leroy-Castillo, qui a transformé les notes laissées par sa mère en un ouvrage qui se lit comme s'il sortait tout fait de la plume de Monique Castillo – et j'espère que Romain ne m'en voudra pas si, dans ce qui suit, je ne mentionnerai toujours que le nom de sa mère pour ce livre écrit à quatre mains.

Le nouveau, et malheureusement dernier livre de Monique Castillo se compose de cinq chapitres, dont le premier articule les bases du problème – sa troisième partie intitulée « La crise du sens » montre de quoi il s'agit –, alors que le dernier pointe vers « un humanisme pour demain ». Les trois autres chapitres traitent de sujets qui occupaient une place centrale dans la pensée de Monique Castillo, à savoir l'éducation, l'entrepreneuriat et la citoyenneté.

Il ne saurait être question ici de présenter en détail ce livre très dense et qui ouvre une multitude de pistes de réflexion, mêlant, de manière pertinente et non pas artificielle, références philosophiques et allusions à l'actualité. Nous ne retiendrons que quelques points qui permettront de mettre en lumière pourquoi la lecture du livre de Monique Castillo s'impose à quiconque veut comprendre notre situation et veut réfléchir à des voies fécondes pour en sortir. Lorsqu'elle affirme que le « malheur de l'Europe [c']est de vivre dans une détestation culturelle de soi » (p. 154), Monique Castillo met le doigt sur un point essentiel, la culture étant précisément ce qui nous confronte à un univers de sens. Dans le chapitre sur l'école, l'auteur déplore la déculturation de la jeunesse et le mépris de la culture qui sont nourris par le consumérisme et par l'individualisme de masse. Elle montre aussi la nécessité de distinguer clairement l'intelligence de l'esprit. S'il ne fait pas le moindre doute que les sociétés modernes

ont fait des pas de géants dans le développement de l'intelligence et dans celui de la rationalité calculatrice, il semble tout aussi clair que ces développements se sont faits au détriment de l'esprit, dont la tâche n'est pas de découvrir de nouveaux faits, aussi importants soient-ils, mais de créer de nouveaux sens à partir du matériel culturel donné. L'esprit puise dans le passé, pour élaborer un sens dans le présent, qui lui donnera les moyens d'affronter l'avenir.

La grandeur de la pensée, nous dit Monique Castillo, « est de donner sens à ce qui la dépasse » (p. 45). Un rationalisme positiviste, scientiste et borné tend à évacuer la question du sens et par là aussi celle de l'esprit. L'esprit renvoie en effet toujours à des questions auxquelles la science ne trouvera jamais de réponses, mais qui s'imposent néanmoins à l'être humain, à moins qu'il ne se réfugie dans le divertissement pascalien, qui prend aujourd'hui la forme des réseaux sociaux et de la consommation, conduisant ainsi à la domination de l'« individualisme jouisseur » sur la « singularité créatrice » (p. 34).

S'il incombe à l'école de « capabiliser » les enfants (p. 102) en leur apprenant à donner sens et par là aussi à inscrire leurs actions et leur vie dans un univers de sens, de sorte à avoir, comme le dit le titre de l'ouvrage, une « raison d'agir », il incombe à l'entreprise d'en faire de même à son échelle. Pour citer l'auteur : « Un leadership qui provoque la *capabilité* et restaure en chacun une puissance collective d'action serait sans doute à même d'ouvrir la voie à un nouvel humanisme du gouvernement des hommes » (p. 125). Dans ce contexte, Monique Castillo compare le dirigeant d'entreprise à un chef d'orchestre, suggérant que pour que l'œuvre commune soit bonne, il est nécessaire que celui qui dirige réussisse à faire en sorte que ceux qu'il dirige se surpassent. Et ce qui vaut pour la « générosité pédagogique » vaut également pour ce que l'on pourrait appeler la 'générosité entrepreneuriale' : « Il est noble d'ennobler en faisant découvrir le pouvoir de se dépasser, et c'est le sens profond de la générosité pédagogique » (p. 109).

La « démocratie réflexive » dont parle Monique Castillo dans l'avant dernier chapitre du livre va dans le même sens, et elle a raison de mobiliser la définition kantienne des Lumières pour en appeler à un renouveau de l'« idéal républicain et démocratique » contre « la déculturation, l'indifférence à l'information ou la mauvaise assimilation des savoirs, le retour des tribus et la dépolitisation » (p. 211). Cet idéal, nous rappelle à juste titre l'auteur, « repose sur une foi dans l'homme et croit à la solidarité du genre humain dans son développement historique » (p. 213). Ceux qui rejettent et méprisent la culture européenne n'ont plus rien pour ancrer une quelconque foi dans l'homme ou une quelconque croyance en la solidarité du genre humain, et promeuvent dès lors ce « retour des tribus » critiqué par Monique Castillo. Si on ne saurait nier les parts

d'ombre de la culture européenne, il serait faux de jeter l'enfant avec l'eau du bain et de se réjouir « du dépérissement des valeurs universelles » (p. 97).

L' « humanisme pour demain » dont Monique Castillo dessine les grandes lignes dans le dernier chapitre du livre est un humanisme de la grandeur et parle une langue dont Tocqueville avait déjà constaté, il y a bientôt deux siècles de cela, qu'elle devenait de plus en plus inaudible à l'homme des siècles démocratiques. Si Tocqueville était un libéral – et Monique Castillo le cite à plusieurs endroits –, Georges Sorel était un socialiste révolutionnaire, théoricien du mythe de la grève générale comme moyen de subversion de l'ordre bourgeois, mais un auteur pour qui l'idée de grandeur était aussi importante. Monique Castillo forge le terme de « *humanisme de sublimation* » (p, 255) pour désigner l'éthique dont nous avons besoin, une éthique qui doit agir plus par appel que par menace de contrainte, car comme le dit l'auteur, le « modèle inspirant ne commande rien, il agit comme un appel » (p. 105).

Le livre de Monique Castillo est un appel à se dépasser, et elle-même a été un tel « modèle inspirant » pour des générations d'étudiants, dont l'auteur de cette recension, qui a passé son habilitation à diriger des recherches sous sa direction. Par son œuvre et son engagement, Monique Castillo s'est inscrite dans quelque chose qui la dépassait, un projet qui trouve ses racines dans le passé culturel européen, et notamment dans la pensée des Lumières, et qui veut que ces racines ne dépérissent pas, mais donnent naissance à un arbre dont le fruit principal ne sera ni le surhomme nietzschéen, ni le cyborg des transhumanistes, mais « un animal dont le destin est d'assumer la surnaturalité de sa nature en lui trouvant un sens et une direction dont elle peut faire une histoire » (p. 265). En transformant en livre les notes laissées par sa mère, Romain Leroy-Castillo a repris le projet commencé par cette dernière, et on ne peut qu'espérer que ce projet de développer un « humanismes de sublimation » dont notre monde a tant besoin se concrétise encore plus dans les années qui viennent.

Norbert Campagna, professeur-associé à l'Université de Luxembourg